

## LA VERRERIE OUVRIÈRE...

Favorisée entre toutes, la *Verrerie ouvrière* d'Albi a obtenu tous les concours que nécessitait une entreprise industrielle de son importance. Bien que la souscription des tickets à 20 centimes, imaginée par les sociétés coopératives et les syndicats ouvriers de Paris, n'ait pas suffi, comme on l'espérait, à constituer la totalité du capital social, la Verrerie a pu compléter d'autre part la somme qu'il lui fallait, et elle possède actuellement, à quelques milliers de francs près, les 500.000 francs indispensables à son fonctionnement normal.

Ses fours sont du système le plus nouveau, et les verriers, instruits par l'expérience, ont écarté du hall de fabrication les vices de construction observés soit à la verrerie de Sainte-Clotilde (usine Ressayier), soit dans les autres verreries capitalistes. Les bâtiments accessoires (séchage, générateurs, poteries, modèles, forge, etc.) sont spacieux et en nombre suffisant pour satisfaire à toutes les exigences d'une bonne fabrication. Les administrateurs ont recueilli sur la nature des divers produits chimiques employés dans l'industrie verrière des indications précieuses qui leur permettront de retarder les dégradations habituellement causées aux fours et aux bassins d'enverrage par les matières trop chargées de sels, ils ont rencontré, avant même l'ouverture de l'exploitation, une clientèle sérieuse, composée pour une part de distilleries et de sociétés d'eaux minérales qui comptent parmi les plus importantes et les plus solides; pour l'autre part, des sociétés coopératives de consommation, qui, non contentes d'avoir imposé à tous leurs fournisseurs de s'approvisionner de bouteilles à la *Verrerie ouvrière*, non contentes de s'être elles-mêmes engagées à ne plus acquérir d'autres types de litres, ont encore décidé que l'éventuelle différence de valeur marchande entre les produits d'Albi et ceux des autres usines ne modifierait point leur résolution de soutenir l'usine qu'elles ont aidé à créer. Bref, la *Verrerie ouvrière* aura reçu à sa naissance les gages de succès les plus flatteurs et les plus certains.

Réussira-t-elle? Les conservateurs de toute nuance disent: non; les socialistes disent: oui; nous, nous disons: peut-être. Echouera-t-elle, comme le prétendait récemment un élève sociologue, «*parce que la socialisation de la grande industrie n'a pas encore rencontré sa formule*»? Il nous serait difficile de répondre à cette question, car nous n'avons pas compris (et il nous paraît douteux que l'auteur l'ait compris davantage) ce que peut bien être, dans le milieu économique présent, la «*socialisation de la grande industrie*»; nous ignorons donc si cette socialisation nouveau modèle possède une «*formule*».

Réussira-t-elle, comme l'affirment les socialistes, soit par son caractère coopératif (la coopération, à leur avis, étant ou pouvant devenir la panacée sociale, et la solidarité nouée entre les sociétés de consommation et la Verrerie assurant celle-ci contre toute éventualité fâcheuse), ou bien par le caractère communiste qui lui a été imprimé dès le début et que révèlent surabondamment les statuts aussi bien que l'ordre du jour adoptés, en novembre 1895. dans la réunion publique où naquit le *Comité d'Action*? Il nous semble que les socialistes s'exagèrent dans une égale mesure et la puissance des sociétés coopératives et la valeur d'ordres du jour et d'articles de statuts qui, privés de sanction légale, ne seront respectés que suivant le tempérament des administrateurs ou la composition, essentiellement variable, de l'assemblée des actionnaires.

Pour nous, la vérité doit se trouver à mi-chemin de ces opinions contradictoires. Si nous nous bornions à mettre en parallèle le système économique capitaliste et le caractère communiste que, plus que quiconque, nous nous sommes efforcé pendant des mois de donner à l'usine d'Albi, assurément nous devrions prédire à cette œuvre une chute fatale et prochaine, et notre prédiction n'aurait pas grand mérite, aucune institution communiste n'étant possible sous un régime de pur égoïsme.

Mais, que doit être réellement la *Verrerie ouvrière*? En premier lieu, le moyen de soustraire au joug

patronal quelques vaillants camarades qui, sans l'effort collectif dont on connaît le résultat, auraient été depuis longtemps obligés d'accepter les inacceptables exigences de M. Resseguier; en second lieu, une usine modèle, digne des ouvriers qui l'exploiteront et qui, comme tous les «meneurs de grève», sont des artisans d'élite; un champ d'éducation, enfin, où les verriers puissent faire l'apprentissage de leurs intérêts et de la liberté.

De ces trois choses, une est réalisée. Les verriers d'Albi possèdent, de l'avis des spécialistes, une usine pour le moment incomparable. Quant aux deux autres: libération de la tyrannie capitaliste et faculté de s'initier au travail personnel et libre, si elles ne dépendent pas d'eux d'une manière absolue, étant subordonnées à l'existence de l'usine, que peut trancher le régime social, elles ont du moins quelques chances de réalisation. S'il ne se forme point de coalition capitaliste pour déclarer à Albi une guerre de tarifs, ou bien si, cette coalition nouée, les sympathies accordées à la Verrerie sont assez nombreuses et assez puissantes pour balancer les haines, alors les verriers pourront, et ils devront tout faire pour donner au prolétariat ce que le prolétariat attend d'eux.

Et qu'attend-il? Une œuvre communiste? Non, car il sait combien vain serait un pareil rêve dans la société actuelle. Ceux-là mêmes (et nous en sommes) qui ont affirmé jusqu'à l'exagération que l'entreprise d'Albi serait une expérience sociale et communiste, ont agi en hommes qui demandent beaucoup pour obtenir quelque chose et qui connaissent la force des paroles de foi. Une œuvre capitaliste, c'est-à-dire une usine uniquement soucieuse du gain, quelque nouvelle *Société de Lunetiers*? Pas davantage, car aucune, nous en sommes convaincu, des sociétés ouvrières qui ont contribué à l'édification de la Verrerie, n'a eu pour objectif d'apporter aux grévistes de Carmaux des valeurs de Bourse.

Ce que le prolétariat attend d'eux, c'est une habile exploitation de leur outillage, une sage gestion de leurs finances, et surtout la preuve qu'en même temps que les ouvriers sont capables de se choisir d'intelligents administrateurs, les ouvriers devenus administrateurs sont assez dignes pour ne jamais cesser d'être les égaux de leurs compagnons de travail et pour rentrer dans le rang, le jour venu, sans chercher à puiser dans l'autorité le moyen de retarder cette échéance.

Quand, à notre question du début: la Verrerie réussira-t-elle? nous répondions: peut-être, nous songions à ceci: que la cause d'échec de la plupart des sociétés coopératives de production a été l'abus du pouvoir. Sans doute, les jalousies sont promptes à s'éveiller contre les camarades promus à la fonction d'administrateur; le soupçon accompagne tous leurs actes; la critique les atteint souvent sans raison - et ce sera l'honneur des verriers de ne pas prêter une oreille trop complaisante aux reproches parfois immérités que leur inspirerait beaucoup moins l'intérêt général que l'apparente inégalité des conditions. Mais aussi, les administrateurs des sociétés coopératives tendent trop volontiers à refuser à leurs camarades l'explication si brève qui, donnée en temps opportun, préviendrait les colères en dissipant les méfiances. Qu'arrive-t-il alors? C'est que, proféré de bouche à oreille, sans contrôle possible, le grief, peut-être injuste, mais formulé sincèrement, et qu'un mot eût fait disparaître, circule de proche en proche, se fortifie, revêt de plus en plus les caractères de la vraisemblance, souffle la discorde, gagne toute l'association, et voilà un beau jour la guerre allumée entre collaborateurs. Or, pour éviter cette cause d'échec, que faudrait-il? Une bonne volonté réciproque, la conviction (même exagérée) chez les ouvriers que leurs administrateurs n'accomplissent jamais que des actes utiles et bons; chez les administrateurs, qu'un administrateur ne doit pas seulement attendre, mais doit solliciter, provoquer, pour ainsi dire, la critique, pour se donner le prétexte de faire contrôler sans cesse l'exercice de son mandat.

Il importe aussi que la politique ne devienne jamais une source de haine, et qu'à condition que chacun, prenant conscience de sa responsabilité, exécute fidèlement sa tâche, toutes les opinions soient absolument libres. Les administrateurs d'une société ouvrière doivent constamment se rappeler que leur mission se limite à la gestion technique et financière de l'œuvre, que leur pouvoir commence au travail et finit avec le travail, que, surtout, investis d'une autorité légale, eux révolutionnaires et devenus souvent ce qu'ils sont pour avoir refusé d'obéir aux exigences politiques d'un patron, ils ont à faire oublier cette autorité en y substituant les conseils, la prédication, l'entente.

Ces conditions sont-elles réalisables à Albi? Oui, sinon intégralement parce que l'éducation humaine est bien rudimentaire, du moins en partie, si l'assemblée des actionnaires y tient la main. Des difficultés,

il est vrai, ont déjà surgi entre ouvriers et administrateurs. Un règlement aux pénalités excessives a mécontenté, non pas ceux dont la conduite en motiva l'élaboration, mais les quelques hommes qui, mis hors ses atteintes parce qu'ils ont toujours compris et accompli leur mission, croient cependant qu'en tout état de cause la persuasion vaut mieux que le châtement, et que l'égaré, rebelle à la rigueur, entendra le conseil. Et, à la suite de débats assez vifs, quatre d'entre eux (nous rougissons de le dire) ont été exclus de la propriété commune.

Quelles ont été les causes de ce regrettable incident? Les divisions politiques d'abord, puis l'état d'aigreur dû aux dix-huit mois pendant lesquels les verriers - tous chargés de famille, hélas! - ont vécu avec les trente-six sous quotidiens que leur rapporta leur travail de maçon... chaque fois que les pluies ne les mirent pas dans l'impossibilité de s'y livrer. Il nous paraît donc probable que, les difficultés de la période d'organisation disparues, la fabrication commencée, et à condition que les divergences politiques n'interviennent ni dans l'exécution ni dans l'appréciation du travail, une détente générale s'opérera, et le prolétariat pourra contempler une usine ouvrière à la fois prospère et animée d'esprit socialiste.

Quelle que doive être, en tout cas, sa fortune, la verrerie d'Albi, ou plutôt le principe qui l'a constituée, aura eu cette heureuse conséquence d'éveiller dans les masses les idées d'association et de coopération communiste. Si nouveau que fût le projet d'une exploitation sans dividendes, dont les bénéfices serviraient à l'exécution d'œuvres économiques collectivement discutées et déterminées, où les décisions administratives seraient toujours susceptibles d'appel devant les milliers et les milliers de fondateurs, ce projet n'a pas laissé de séduire les obscurs mais infatigables pionniers de la transformation sociale. Et c'est ainsi que s'élaborent à la fois des mégisseries, des chapelleries, des cordonneries ouvrières, dont les statuts seront ceux de la Verrerie d'Albi.

Peut-être ces entreprises seront-elles vaines; peut-être oublieront-elles, sous la pression du régime économique, le principe qui les inspira. Qu'importe? Ce qui est reconfortant, c'est que ce principe ait pénétré les cerveaux; et ce qu'il faut retenir, c'est que chaque expérience - heureuse ou funeste - de travail associé et libre fait faire un pas à l'homme sur la route de l'affranchissement.

**Fernand PELLOUTIER.**

-----